

Portes à portes

Michel Garrigue

Éditions ThoT
Roman

Originaire de Bordeaux, Michel Garrigue commence à écrire en tenant les carnets de route de ses nombreux voyages en famille. Puis il se lance dans l'écriture de récits où son imagination fertile lui souffle des textes variés qu'il laisse vagabonder des estives pyrénéennes jusqu'au désert de Djibouti. Après la publication d'un premier roman sur le monde de l'ovale, puis un second dans lequel il donne la parole à un arbre, il publie aujourd'hui les mémoires romancées d'une maison pas comme les autres dans laquelle la grande Histoire va croiser les petites intrigues du quotidien.

Route des Gardes

Sa forte carrure s'encadra devant la porte du bureau n° 26, au troisième étage de la mairie de Meudon, qui portait le nom de Joséphine Joubert, titrée « Responsable patrimonial ».

« C'est là », se dit-il en ouvrant son col de chemise trempé de sueur après avoir déambulé plus d'une heure dans l'immeuble en ce torride après-midi de juillet 1978. Il remonta d'un geste réflexe une mèche de cheveux à peine grisonnants sur un visage régulier au teint hâlé, éclairé par le vert d'un regard enjôleur.

Il toqua à la porte et l'entrouvrit sans attendre qu'on l'ait invité à le faire :

— Madame Joubert ? demanda-t-il en passant sa tête dans l'entrebâillement.

— Et vous êtes ?

— Monsieur Villecourt, Dominique Villecourt, dit-il

avec son sourire éclatant qui avait déjà fait fondre plus d'une femme, je vous ai appelée la semaine dernière pour un rendez-vous.

— Ah, oui, monsieur Villecourt... eh bien, venez vous asseoir puisque vous êtes déjà entré, lui répondit-elle sèchement sans paraître succomber aux charmes de son interlocuteur.

La quarantaine bien tassée sur sa chaise en bois, chignon noir perché sur un crâne en pointe, elle le fixait derrière ses lunettes double foyer et lui tendit une main moite par-dessus la pile de dossiers qui couvrait son bureau.

Engoncée dans un tailleur gris malgré la chaleur étouffante, elle lui rappelait sa prof de français du collège Victor-Hugo quand elle commentait aigrement les copies devant toute la classe.

— Et que puis-je faire pour vous ? marmonna-t-elle dans un souffle exaspéré.

— Monsieur le maire, monsieur Gilbert Gauer, mon ami d'enfance, crut-il nécessaire de préciser sentant qu'il allait affronter une de ces forteresses inébranlables de la fonction publique, m'a conseillé de m'adresser à vous en tant que responsable du patrimoine immobilier de la ville de Meudon.

— Ah oui, c'est vrai, monsieur le maire m'a prévenue et m'a demandé de vous recevoir dans les plus brefs délais. Sinon vous auriez attendu trois mois comme tout le monde, se sentit-elle obligée de rajouter, marquant ainsi son rejet

absolu de toute forme de favoritisme. On est débordés avec les derniers aménagements de la ville nouvelle qui a révolutionné la vie de nos administrés.

— J'imagine bien. Je suis moi-même l'un des nombreux promoteurs du projet et je connais bien le dossier. C'est justement en me rendant aux réunions de chantier que j'ai remarqué une bâtisse en haut de la rue des Gardes, qui a l'air abandonnée et...

— La route des Gardes!

— Je vous demande pardon?

— C'est la « route » des Gardes, pas la rue. Elle porte ce nom, car c'est par là que passaient les soldats sous l'Ancien Régime quand ils devaient se rendre dans l'ouest de Paris. Malgré sa forte déclivité, c'était plus court. Les carrosses préféraient faire le long détour par Marly pour éviter tout incident tant la route était dangereuse.

— Je vous remercie de ces précisions fort intéressantes, et donc, pour revenir à cette maison, elle se situe entre les maisons Prouvé et le lotissement de l'ancien domaine de Montalais, dit-il pour lui montrer que lui aussi s'était penché sur l'histoire de la ville de Meudon. Au numéro 280, je crois.

— 283.

Imbattable, la madame Joubert. Elle connaissait bien son sujet et tenait à le montrer.

— Ce doit être ça.

— C'est sûrement ça, il n'y en a pas d'autres. C'est une

très vieille maison du XVIII^e, une des plus anciennes de notre patrimoine. La mairie l'a acquise après la guerre pensant y faire une maison de repos pour les anciens combattants. Le projet n'a pas abouti et nous l'avons mise en vente il y a deux ans. J'imagine que c'est ça qui vous intéresse.

— Effectivement.

— Vous aurez du mal à l'acheter pour l'une de vos opérations immobilières. Notre dossier de rénovation a été refusé plusieurs fois par l'architecte en chef des Bâtiments de France, car il ne veut pas qu'on touche à la structure de la maison et le moins possible à son intérieur. Or, nous avons besoin de faire de nombreux aménagements pour satisfaire aux exigences d'invalidité de nos futurs pensionnaires. Quant à la raser pour en faire des logements, comme pour le domaine de Montalais, n'y pensez même pas.

— Mais ce n'est pas le cas. Excusez-moi, je vous ai mal présenté l'affaire. C'est à titre personnel que nous voulons l'acheter, ma femme et moi. Nous souhaitons nous éloigner du centre de Paris qui devient impraticable et de plus en plus pollué. Or l'un de nos enfants souffre de crises d'asthme chroniques et notre médecin nous a vanté le bon air de Meudon.

— Il a bien raison. La commune est située sur cette hauteur qui surplombe Paris et la protège de son air vicié. La vue depuis son flanc oriental est absolument magnifique. Donc, ce ne serait pas un investissement professionnel, mais une maison d'habitation ? insista-t-elle avec une pointe de

jalousie qu'un bien du patrimoine national puisse tomber entre les mains du commun des mortels.

— Exactement. Pourrions-nous la visiter?

— Laissez-moi une semaine ou deux pour récupérer le dossier et les clés. Ce n'est pas tous les jours que nous avons des visites pour cette vieille bâtisse. Je n'ai eu qu'une seule demande depuis que la mairie a décidé de s'en séparer pour éviter un entretien coûteux sans contrepartie financière.

— Oui, je comprends, et ça tombe bien. Je vous laisse mon numéro au bureau, répondit-il en lui tendant une carte qu'elle saisit d'une main distraite. Vous m'appellez dès que vous êtes prête.

— Parfait.

— Je vous remercie.

— Oh, ne me remerciez pas si vite. Vous savez, ce n'est pas un cadeau cette vieille baraque. À part la toiture que nous avons refaite il y a cinq ans pour éviter qu'elle pourrisse sous les gouttières, vous aurez du boulot, sans parler des contraintes réglementaires..., répondit-elle sans masquer son plaisir de voir un particulier quelque peu fortuné se casser les dents sur de vieux murs en pierre.

— On verra bien, conclut Dominique qui ne voulait pas laisser les aigreurs d'une fonctionnaire mal baisée lui saper le moral. J'attends votre coup de fil.

Il prit congé et remonta dans sa 404 cabriolet en maugréant après ces fonctionnaires tatillons dont le seul plaisir est de

mettre des bâtons dans les roues de ceux qui veulent faire bouger les choses. Cet immobilisme le rendait fou, mais il avait appris à ses dépens que seule la patience arrivait à bout de ces attermolements administratifs peu soucieux du coût financier qu'ils induisaient et qui l'avaient souvent mis au bord de la faillite.

La visite

Tiens, le revoilà celui-là, dans sa boîte de conserve à roulettes. Ça fait plusieurs fois que je le vois passer dans le coin à me mater comme une fille sur les Champs-Élysées.

Peut-être que je lui plais! Enfin un! Ce serait une aubaine.

Dix-sept ans que je suis seule une fois de plus. Pourquoi je n'attire que des relations éphémères, six mois par-ci, deux ans par-là et puis plus rien pendant des années? Qu'est-ce que je leur fais pour qu'on me fuie comme ça? Et avec le temps ça ne va pas s'arranger. Une vieille peau comme moi! Trois cents ans l'été prochain, vous imaginez un peu! Oh, il y a bien eu quelques liftings de façade de temps en temps, mais celui-là, s'il aime les vieilles pierres, il pourra s'occuper un peu mieux de moi, comme la dame de la mairie il y a cinq ans qui m'a fait refaire la perruque, toute en ardoise du Midi. Finies les gouttières qui pourrissaient mes planchers et me trempaient

jusqu'aux fondations. J'avais bien cru que c'était la bonne, cette fois-là avec tous les travaux qu'ils avaient commencés, je me disais que ce serait pour du long terme. Et puis pfft... plus rien, du jour au lendemain, plus revue, la dame avec son tailleur gris!

Mais on dirait que c'est elle, assise dans la décapotable à côté du grand au volant. Ah, ils se garent et viennent vers moi. Et elle a un dossier sous le bras. Hum, ça sent bon la visite!

Allez, faisons au mieux pour essayer de les charmer : toi la porte d'entrée, tu t'ouvres normalement sans qu'on ait besoin d'un pied-de-biche, vous, les volets, vous ne claquez pas à tout vent, les parquets, vous ne grincez pas comme de vieilles planches arthritiques et vous les serrures, vous ne me la faites pas un coup je me coince, un coup je m'ouvre toute seule. Un peu de tenue s'il vous plaît!

Ça y est, les voilà. Ils inspectent la cour, là je n'ai pas de soucis, couverte de pavés Napoléon, elle n'a pas bougé depuis deux siècles et elle n'est pas prête à se transformer en gravillons de banlieue. Le perron, ok, un peu fissuré, mais rien de grave, il y a juste à nettoyer la mousse dans les coins, la balustrade en colonnes de marbre est nickel. Il regarde la façade. Là, pas de problème non plus, je sais que je ne suis pas trop moche, en pierres de Paris blanches, ça épate. Quelques fientes de ces foutus pigeons à brosser sur les corniches et c'est bon.

Ils sont rentrés. Merci la porte, je sais que ça coince un peu aux gonds, mais t'as pas moufté. Il a l'air impressionné,

tu m'étonnes, des pièces de cette taille avec l'escalier monumental sur la droite, ça en jette un peu. Il fait de grands pas, il mesure, il lève les yeux aux plafonds, mon Dieu, non! pas les plafonds, ils sont dans un état épouvantable. Regarde plutôt sur quoi tu marches : mosaïque en marbres de différentes couleurs, jusqu'au fond du couloir, t'en verras pas beaucoup des comme ça. On dirait qu'il apprécie. Je sens que c'est un connaisseur qui ne va pas se contenter de mesurer le terrain pour voir combien de logements ridicules il pourra construire après m'avoir rasée. La cuisine au fond à gauche, bon ça ressemble plus trop à une cuisine à part le vieux fourneau en fonte que personne n'a pu bouger, mais il y a la grande cheminée pour les cuissons de gibier à la broche. Un coup de peinture après avoir ôté le gras et la poussière et ça ira. Bon, il faudra refaire l'électricité, c'est sûr. À l'époque tout marchait à la bougie et aux feux, mais depuis on m'a accommodée de fils dans tous les sens avec des ampoules au bout. Ce n'est pas tout neuf, mais c'est plus rassurant que le gaz. Ça me foutait une de ces trouilles ces becs de gaz partout, et ça puait tout le temps en plus.

Mais qu'est-ce qu'elle fout la conne! elle lui montre que les parties de murs avec les traces d'humidité et les carreaux en terre cuite qui se dilatent comme une éponge gorgée d'eau. Bon, apparemment, ça ne le dérange pas. Le cellier en suivant dans l'aile gauche, ce n'est pas top, mais bon, ce n'est qu'une remise. La salle à manger, grandiose, enfin elle était grandiose,

mais il y a de beaux restes en moulures de bois un peu décaties, mais elles sont encore là. Le grand salon de réception, porte à double battant, magnifiques mensurations, quelques boiseries laissant imaginer le luxe qui régnait dans les lieux autrefois. Mais elle va encore lui montrer les fissures dans les enduits et les amas de toiles d'araignées dans les coins. Elle fait exprès ou quoi, cette grosse vache! tu ne crois pas qu'il les voit les centimètres de poussière et les crottes de souris! Elle ne lui montre même pas le boudoir dans l'aile droite. Pourtant il fallait voir dans le temps, ces tentures brodées de fils d'or, les lustres étincelants, les meubles en marqueterie, les fauteuils en acajou tendus de soie, quelle époque!

Bon, allez, à l'étage maintenant. Merci les planchers, voilà, comme ça, pas de bruits, oui je sais malgré vos origines en chêne massif vous avez des rhumatismes dans les nervures. Le salon à gauche sur toute la façade, vue magnifique sur Paris. Il admire. La grande chambre de maître à droite, imaginez un peu le grand lit à baldaquin et ses velours pourpres. Au fond, le coin bureau et sa grande table en bois exotique. Des mois pour faire venir ce teck des colonies orientales. Il est tellement couvert de crasse que personne n'a deviné sa noblesse. Lui, il a deviné rien qu'en passant sa main dessus. Il est ravi. Il va m'acheter, c'est sûr. Mais bon, ne nous emballons pas, attendons la suite.

Deuxième étage. Elle n'a pas envie d'y aller la feignasse, mais il insiste. Bien joué. Cinq chambres et salle d'eau pour chacune.

Tu vas pouvoir en loger des gamins là-dedans ! Il s'approche d'une des fenêtres où pend encore un vieux rideau miteux. Elle le soulève avec dégoût comme pour regarder sous les jupes d'une vieille pute si la culotte est propre. Elle ouvre la fenêtre. Merci volets et huisserie. Ouf ! Un peu d'air, ça fait du bien. Il jette un coup d'œil sur le jardin arrière. C'est carrément la jungle. Il n'a pas l'air effrayé. Au contraire il s'esbaudit devant le magnolia et le cyprès. Il doit aimer les arbres. C'est bien. Mais qu'est-ce qu'elle lui raconte l'autre encore ! Qu'il lui faudra au moins deux jardiniers et trois femmes de ménage. Et puis quoi encore, des cuisinières et un cocher ? Mais on n'est plus sous la royauté ma vieille, les gens font ça tout seuls maintenant. Ils ont des outils modernes pour y suppléer. Un aspirateur, tu connais ? Enfin, s'il peut se payer quelqu'un pour le passer c'est pas plus mal d'accord, mais c'est pas la peine de lui faire peur avec un bataillon de gens de maison, quelle conne !

Bon, apparemment sa dernière tentative pour le dissuader l'a épuisée. Ils ne montent pas dans les combles. Heureusement, c'est un peu la zone. Vaste, certes, mais pas très glamour. Allez, tout le monde en bas, circulez y a plus rien à voir.

Lui est souriant, je crois que je lui plais. Croisons les rambardes, et espérons que c'est le bon.

Ça y est. Ils ont refermé le petit portillon d'entrée après avoir longtemps discuté dans la cour.

Je me mets à rêver.